

Avait-il même encore le droit de compter sur ce don José Ducos, qui se disait son ami ?

Il allait venir, il lui avait dit de l'attendre à dix heures ; c'était la première fois qu'il viendrait chez lui.

Pourquoi cette visite ? Qu'avait-il donc à lui dire ? Lui faire des reproches ? Ah ! il ne serait pas d'humeur à les entendre !

Et les lèvres de Forestier se crispaient en pensant à cette fortune que l'Espagnol, en lisant dans sa main, lui avait promise.

Et sans se dire que c'était lui qui avait fait sa destinée, que c'était lui-même qui avait perdu sa vie, il lançait autour de lui des regards farouches et grinçait des dents, en maudissant cette implacable fatalité qui ne cessait pas de le poursuivre.

Et c'est avec la fureur dans les yeux et une rage insensée dans l'âme qu'il attendit l'heure du rendez-vous que lui avait donné José Ducos.

Celui-ci arriva un peu avant dix heures.

— Ah ! vous voilà, dit Forestier d'une voix sourde, vous ne m'abandonnez donc pas ?

— Celui qui abandonne un ami dans la peine n'est pas un véritable ami, répondit l'Espagnol, et si je suis ici ce matin, c'est que je te savais absolument sans argent et que je craignais que tu ne fisses quelque coup de tête.

— Cet excellent José, fit Forestier, ébauchant un sourire.

— C'est que, vraiment, tu te trouves dans une triste situation.

— Je ne le sais que trop.

— Toutes les maisons où l'on joue, où l'on s'amuse te sont fermées.

— Et mon ami don José m'avait promis la fortune, grogna Forestier avec aigreur, elle est jolie, ma fortune !

— Vas-tu t'en prendre à moi de ta désagréable aventure ! Tu as été, paraît-il, d'une incroyable maladresse. Malheureusement, je n'étais pas là pour te retenir et te dire à l'oreille : Prends garde ! Tu as mal choisi le moment de jouer, et plus mal encore tes adversaires. Déjà tu avais fait perdre plusieurs joueurs, dont deux ou trois, déçus, étaient furieux contre toi, quand tu as empoigné cet imbécile de Bréguet, avec lequel, manquant de prudence, tu ne crus pas avoir besoin de toute ton habileté ; mais les autres avaient l'œil sur toi et suivaient ton jeu ; il arriva ce qui devait fatalement arriver. La conclusion de cela, mon pauvre Fabrège, est que tu n'as pas le tempéramment d'un bon joueur et que tu n'es pas assez maître de toi pour tricher au jeu.

Forestier tenait sa tête baissée et, nerveusement, se mordillait les lèvres.

— Comme je l'ai déjà fait, continua l'Espagnol, je puis te prêter aujourd'hui quelques louis, mais après ? Voyons, que comptes-tu faire ?

— Je n'en sais rien.

— J'aurais bien une proposition à te faire . . .

— Quelle proposition ?

— Mon cher de Fabrège, je ne sais pas si je dois te dire . . . Pour- tant, je te connais assez pour avoir en toi la plus entière confiance.

— A la bonne heure ; j'ajoute, moi, que je te suis entièrement dévoué.

— Oui, je le crois.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une affaire grave.

— Tant mieux ; plus une affaire est grave, plus on s'y intéresse. L'Espagnol regardait fixement Forestier, faisant peser sur lui le fluide de ses prunelles sombres.

— Décidément, non, dit-il, je ne peux pas t'associer à cette affaire.

— Pourquoi ?

— Parce que tu peux avoir des scrupules, des hésitations, manquer de l'énergie nécessaire.

— Moi, allons donc ! . . . Tu crois me connaître, José, eh bien non, tu ne me connais pas.

— Il s'agit d'une fortune pour moi, d'une grande fortune, dont naturellement tu aurais une part.

Et cette part serait ?

— D'un million.

— Un million ! s'exclama Forestier, dont les yeux se remplirent de flammes.

— Mon Dieu oui, mon cher Fabrège, un joli million, c'est-à-dire un charmant hôtel où il te plaira, et avec cela tous les autres agréments qu'on peut s'offrir avec cinquante mille livres de rente.

— Tais-toi, tais-toi ! s'écria Forestier d'une voix rauque, tu me rends fou !

— Alors, mon cher, je ne te dis plus rien ; je vais te prêter cinq louis, que tu me rendras ou ne me rendras pas, et je te te quitte.

Le faux don José se leva, mit cinq pièces d'or sur la table et parut prêt à se retirer.

Mais Forestier le saisit par le bras en s'écriant :

— Oh ! je ne te laisse pas partir ! . . . Quand on a un ami comme toi, on s'attache à lui comme le lierre à la muraille.

— Je ne veux pas te contrarier, dit l'Espagnol.

Et, tranquillement, il se rassit.

— Maintenant, mon cher José, reprit Forestier, causons.

— Soit, causons.

— Dis-moi ce que j'aurais à faire pour gagner le million.

— Une besogne qui n'est pas bien difficile, mais qui réclame du courage et du sang-froid.

— J'ai l'un et l'autre.

— Heu, heu !

— Tu en doutes ?

— Eh non, mais . . .

— Voyons, quelle est-elle, cette besogne ?

— Tuer un homme ! répondit froidement don Antonio de Villina. Forestier fit un bond sur son siège et regarda l'Espagnol, ouvrant de grands yeux effarés.

— Voilà, mon cher de Fabrège, reprit don Antonio avec ce calme et cette impassibilité qui ne le quittaient presque jamais ; à toi de voir si tu peux et si veux être mon homme.

Forestier passa rapidement la main sur son front brûlant.

— Je . . . je ne dis pas non, balbutia-t-il, mais . . .

— Mais quoi ?

— Tuer un homme, c'est grave.

— Ne t'ai-je pas prévenu qu'il s'agissait d'une affaire grave.

— Il y a de grands risques à courir.

— Oh ! les risques, on prend ses mesures pour les éviter. D'ailleurs, on ne gagne pas du coup une fortune en se tenant dans sa chambre, tranquillement assis, les jambes devant le feu.

— Tuer un homme, tuer un homme ! répéta Forestier.

— Un coup de poignard en pleine poitrine est vite porté, mais il faut avoir la main sûre, de l'audace, beaucoup d'audace, car plus on en a, mieux on réussit.

— Mais si l'on est pincé, c'est la cour d'assises, les travaux forcés à perpétuité ou . . . la guillotine.

— Les imbéciles seuls se font prendre et ni toi ni moi ne sommes des imbéciles. Encore une fois, on prend ses précautions et, la chose faite, on a son million, avec lequel on se donne toutes les satisfactions, tous les plaisirs ; on peut même, si le cœur vous en dit, se faire passer pour le plus honnête homme du monde.

Enfin, il n'y a pas à discuter sur ceci ou sur cela ; veux-tu ou ne veux-tu pas être mon associé en cette circonstance ? C'est oui ou non.

Et comme Forestier restait hésitant :

— Je ne veux pas t'entraîner de force, continua don Antonio ; si tu acceptes, il faut que ce soit franchement et de bonne volonté ; autrement je m'adresserais à un autre. Pour un million on trouve toujours facilement un homme sur lequel on peut compter.

Forestier se redressa, un éclair fauve dans le regard.

— C'est bien, dit-il sourdement, j'accepte.

— Et tu fais bien, car tu ne trouverais pas une autre occasion d'arriver à la fortune.

— Je le sais bien.

— Ainsi, je puis compter sur toi ?

— Oui.

— Donc, pas de faiblesses, pas de scrupules bêtes.

— Oh ! des scrupules ! . . .

— Je sais que, comme moi, tu as depuis longtemps marché dessus. Parbleu, ni toi ni moi ne pouvons prétendre à l'un des prix qu'un vieux bonhomme appelé, je crois, M. de Montyon, a fondés pour encourager et récompenser la vertu. Toutefois, il y a entre nous cette différence que si tu étais reconnu aujourd'hui ou demain par un agent de police, il aurait le droit de te mettre la main au collet.

— Hein ! que veux-tu dire ? fit Forestier tout ahuri.

— Je veux dire que ton passé m'est connu et que tu n'as pas à en être absolument fier ; je veux dire que tu es à Paris en rupture de ban et que tu as eu mille fois raison de te dépouiller de ton nom d'Edouard Forestier pour prendre celui de Louis de Fabrège, qui, d'ailleurs, te va très bien.

— Mais comment sais-tu . . .

— Oh ! cela importe peu ! Je sais, voilà tout.

— Enfin, puisque tu m'approuves d'avoir pris un nom qui ne m'appartient pas, je ne blâmerai point don Antonio de Villina de se faire appeler don José Ducos.

L'Espagnol ne s'attendait pas à cet énorme coup de boutoir. Malgré son empire sur lui-même, il tressaillit violemment, devint blême et un double éclair sillonna son regard. Mais reprenant vite son sang-froid, et dissimulant la colère sourde qui grondait en lui :

— Ah ! vraiment, fit-il, tu sais que je m'appelle don Antonio de Villina ?

— Mon Dieu, oui.

— Et que sais-tu de moi ?

— Que mon noble ami, don Antonio de Villina, ne peut pas être plus que moi absolument fier de son passé.

— Qui donc t'a si bien instruit ?

Forestier répondit d'un ton quelque peu guoguenard.

— Oh ! cela importe peu ! Je sais, voilà tout.